

Des sources de la discipline autoritaire

Notre ami Gros a travaillé longtemps dans des écoles de villages. Pour des raisons indépendantes de sa volonté, il a dû rentrer en ville. Voici ses réflexions.

I. — LE « COMPLEXE ELEVES-MAITRES »

« La question de la discipline est plus particulièrement *tragique* dans les écoles de villes » écrit Freinet. Tragique est le mot exact, sans exagération, et plus encore pour nous éducateurs de l'Ecole Moderne qui ne saurions nous résigner à cette « dégradation de la fonction enseignante ».

Voici donc ce complexe élèves-maitres qui se poserait ainsi :

1°) Obligation où se trouvent les enfants de vivre dans un milieu qui ne leur convient pas ;

2°) Obligation qu'on fait à l'enfant de s'astreindre à des tâches qui ne l'intéressent pas (efforts à vide).

Personnellement je suis convaincu que le deuxième point de ce complexe n'est que la conséquence du premier. En effet, les conditions de travail sont telles, pour la majorité des enseignants, que même les meilleures volontés se heurtent à de telles difficultés matérielles dans leur effort de rénovation, qu'elles ne peuvent obtenir de résultats efficaces et durables.

Je m'explique : treize années d'enseignement dans quatre milieux différents avec ce que j'appellerais une « état d'esprit pédagogique » identique, m'offrent, avec une évidence irréfutable — et cruelle — l'illustration de cette affirmation de Freinet : « Il y a une solution, la seule : vingt-cinq enfants par classe dans une classe équipée pour le travail ».

II. — LES FACTEURS DE LA DISCIPLINE

Dans mon cas particulier, ils résultent d'une comparaison qui pourrait presque s'inscrire dans un tableau. Il s'agit probablement d'une banalité, mais un truisme que l'on redécouvre pour son propre compte cesse vite d'en être un.

Milieu	Locaux	Effectifs	Discipline
Village 400 habitants	Suffisants	17 élèves (classe unique)	Coopérative
Village 4.500 habitants	Suffisants	35 - 40 (C.P.)	Autoritaire
Village 100 habitants	Suffisants	21 (C.M. - F.E.)	Coopérative
Ville 100.000 habitants	Exigus (3 x 7)	21 (C.P.)	Autoritaire
Ville 100.000 habitants	Suffisants	35 - 40 (C.E.)	Autoritaire

Je précise que j'entends par discipline coopérative une discipline basée sur la libre discussion concernant le travail individuel et coopératif des enfants avec ou sans journal mural et en tous cas *sans* punitions traditionnelles (piquets, lignes, retenues) — comme je l'ai exposé il y a cinq ans environ dans *L'Educateur* — la discipline autoritaire étant celle qui repose — au moins partiellement — sur l'emploi ou la menace de sanctions : lignes, retenues, privation de récréation — les chatiments corporels étant exclus (pour de multiples raisons).

Ceci dit, qu'apparaît-il à l'examen de ce tableau ? Que ce qui a conditionné l'emploi de telle ou telle discipline a été — pour moi au moins — avant tout la question des *effectifs* et des *locaux*. En effet dans les premier et troisième cas, j'ai pu avec les moyens du bord et la collaboration des enfants, m'organiser pour pratiquer en partie et progressivement les techniques Freinet, et de cette organisation une discipline nouvelle est née tout naturellement. Je ne m'y étendrai pas. Mais je le note pour montrer que si, aujourd'hui, je ne puis agir de la même façon, c'est absolument contre ma volonté.

III. — LA DISCIPLINE A L'ECOLE « DE VILLE »

Ici se cristallisent les différents aspects du problème : pourquoi employer cette discipline ? Quelles en sont les conséquences ? Quelles sont les tentatives d'y remédier ?

1^o) LES CAUSES.

a) *L'enfant*. — Les principaux traits qui le différencient à mon avis, de l'enfant des campagnes, sont, chez nous, sa nervosité, son aptitude à la discussion, et aussi la violence de ses réactions de défense (dûe à l'insuffisance de celle-ci). Evidente influence du milieu.

b) *Locaux, matériel, effectifs*. — Même suffisants, lorsque les enfants sont assis, nos classes ne permettent pas le déplacement et le groupement de tous les élèves devant une gravure, ou un objet ou pour un chant par exemple. Il est rarement possible d'y installer une ou deux longues tables de travail manuel ou dessin. Un camarade disposant d'une classe très vaste a pu ainsi constituer un véritable atelier de peinture alors que je n'ai pu moi-même organiser quelque chose de décent.

— Une seule armoire bibliothèque permet de serrer le matériel — deux étagères sur quatre seulement sont accessibles aux enfants.

— La moitié des élèves est dotée actuellement de tables individuelles (17) avec chaise et tiroir. L'autre moitié occupe des bancs à deux places — inclinés.

— Le sol est constitué par un plancher — et très sonore.

— La cour est beaucoup trop petite : 250 enfants s'y « côtoient » aux récréations. Les portes des W. C. sont à demi hauteur et naturellement les préaux insuffisants.

c) *Organisation pédagogique*. — Mais n'est-elle pas elle-même une conséquence ? En effet, j'admire ceux de nos camarades qui ont pu dans de telles conditions de travail — et d'isolement — réaliser nos techniques à plus de 15, ou disons 20 %. L'instrument essentiel dans un tel cadre reste *la leçon*, et c'est bien le seul véritablement, officiellement, reconnu. Pas question d'individualisation du travail et de la recherche, pas question d'équipes de travail pour observer, mesurer, créer. Où les logerait-on ? Comment les aiderait-on ? Comment les contrôlerait-on ? Et c'est si vrai que les « leçons d'essai » des normaliens, en sciences, se font avec *10 élèves seulement*. N'est-ce pas une confirmation implicite de nos raisons de revendiquer ?

Je ne crois pas que l'on puisse sérieusement donner à l'enseignement « un grand bain de réalisme » en essayant de « conduire » l'observation d'un objet par 35 ou 40 enfants.

2°) LES CONSEQUENCES.

Une assez longue étude des cadres de notre travail était nécessaire pour nous amener à quelques conséquences parmi une multitude d'autres. En voici.

a) Les enfants sont condamnés à 5 ou 6 heures d'immobilité et de silence : conditions mêmes de « l'efficacité » de la leçon magistrale : qu'elle soit expositive, ou interrogative (dite « de découverte »). Et le plus grave : *quel que soit leur âge*, 6 ou 14 ans. En cas de violation de la règle... quoi d'autre que la sanction ? C'est le problème du « bruit ».

b) Pour la leçon magistrale. Deux cas : elle intéresse l'enfant ou pas. Je dois dire qu'avec les enfants du C.E., je n'éprouve pas la plupart du temps cette difficulté : esprits neufs, curieux, avides, c'est plutôt la difficulté opposée ; un intérêt — au moins momentané — envahissant. Tous veulent répondre, parler. D'où discipline : doigts levés, attente, bras croisés... etc... Et comment obtenir tout ceci ?... la sanction ?

c) Ici encore se place la question du bavardage. Evidemment, c'est la soupe contre l'ennui. Quoique, peut-être, pas aussi simple. Mais, en tous cas, combien favorisé par la promiscuité de deux par bancs, très serrés, qui déclenche encore tous les processus de distraction : taquineries de voisin à voisin, etc. Comme par hasard, les enfants qui disposent d'une table personnelle assez grande troublent moins la classe que ceux « des bancs » : pas de crayon qui roule, d'ardoise qui tombe, etc.

d) Entrées et sorties nécessitent aussi le cérémonial : rangs, mains au dos, lenteur... dont je risais au film « L'Ecole Buissonnière ». Je ne ris plus. Sans le cérémonial, c'est l'explosion ou la ruée vers la porte... Pourtant... pourtant : on s'arrête très volontiers au panneau d'exposition de gravures et de textes libres, malgré la récréation qui « mugit » au dehors... Oui, mais... Allez ! Circulez ! Il est indispensable de fermer à clef la porte du vestibule pour que le maître de service puisse surveiller... Et c'est vrai : c'est indispensable.

D'ailleurs : un problème encore pour nous : n'est-il pas vrai, qu'au moindre désordre, de bonnes âmes seraient là pour murmurer : « Encore les « méthodes nouvelles »... » ? C'est si vrai que cela s'est produit il y a deux ans dans ma propre école.

e) Les sanctions. — Pendant des mois, je n'ai pu m'y résigner. Peut-être aurais-je réussi avec des enfants plus âgés, à la mémoire plus « sensible » au raisonnement ? Je n'en sais rien. Actuellement, dans ma classe, elles existent, uniquement dans le cadre du règlement, d'ailleurs : mauvais points entraînant la retenue, sous l'aspect surtout « invisibles mais présentes ». J'ai, hélas ! un cahier de mauvais points. Je n'en suis pas fier, bien qu'il affecte une modeste partie de l'effectif seulement. Mais j'ai connu autre chose... Je justifie toute sanction, je ne l'applique pas mécaniquement. Je suis en conflit permanent avec Dürkeim et autres. Je sais... Mais cela ne suffit pas pour me donner du contentement. Je me souviens qu'être un éducateur était toute autre chose. Je regrette tant de travail gâché, de richesses perdues.

f) La cour. — N'étant pas mon domaine permanent et propre, je ne la peindrai pas longuement. Plusieurs tentatives d'interdiction de courir ont été faites. Je ne sais si elles réussissent, ailleurs. Je sais qu'ici elles échouent et que l'aspect d'une cour où l'on re-crée ses forces mentales, ressemble certainement beaucoup à celui d'une « fosse aux ours », comme dit Freinet : avec cette réserve que les ours seraient enragés. Le jeu primordial est « la bagarre ». De feinte, elle est vite réelle. Intervention du maître : « M'sieu ! On s'amuse ! ». Grands, moyens,

petits du CP qui viennent de la maternelle, grouillent dans la fosse qu'on ne traverse pas sans risquer quelque chose. Voyez-vous, voyez-vous avec vos yeux de père, les petits de 6 ans, plaqués contre les murs, pratiquement terrorisés pendant tout le premier trimestre ?

Belle école de modération et de paix ! « Arrêtez-les », nous dit-on ?

Comment ? S'il vous plaît ? Il n'y a plus qu'un moyen : plus de récréations !... Je pense à mes enfants des campagnes, qui avaient pour s'ébattre leurs grandes cours en pleine nature quand ce n'était pas cette nature elle-même, avec ses champs, ses aires, ses collines et ses rives... Mais qui y pense aussi ?

Enfin, détail non négligeable, les petits *n'osent pas* aller aux cabinets pendant les récréations — et pour cause (voir plus haut) — ; il en résulte des dérangements de la classe... ou autres incidents désagréables avant tout pour l'intéressé.

g) *Le comportement de l'enfant.* — Malgré tout cela, j'ai l'impression que les enfants encore jeunes (C.E.) ne sont pas encore « saturés » de l'école, ceci mis à part que leur état d'agitation, en fin de journée, de semaine, de trimestre, suit un « crescendo » qui apparaîtrait au moins averti. Cependant, pour les plus grands, si j'en crois certains collègues, il n'en est pas de même, et leur état « oppositionnel » semble plus accusé. Ce qui est patent, en revanche, c'est l'impossibilité d'une attitude constamment, et envers tous, humaine : c'est-à-dire d'homme à enfant, et non de pédagogue à élève. D'où, deux hommes en un : l'instituteur, l'homme. Et donc, par réaction, disparition de l'enfantine confiance ou, tout au moins, atténuation de celle-ci. Comment y aurait-il des rapports humains avec une masse ? Camus a dit : « Pour lutter contre l'abstraction, on est souvent obligé de lui ressembler ». Le grossissement des effectifs est aussi une abstraction. L'enfant, dans la masse, ne voit plus dans le maître un guide amical, ferme mais compréhensif, il ne voit plus que le « Maître » — sans l'acception de conducteur de disciples, bien entendu, mais plutôt avec celle de maître absolu.

Autre réaction qui saute aux yeux : *l'attitude morale de l'enfant* est, en général, celle du « pas vu, pas pris ». Chez les petits, ceci est si flagrant que la disparition de l'Autorité physique — autrement dit le maître — hors de leur champ visuel, amène très rapidement une agitation vite désordonnée. C'est le fameux « coup du regard », dont parle la revue « Enseignants du Monde ». En somme, le coup classique du dompteur de fauves : Bel apprentissage moral que celui qui est basé sur la peur du gendarme !

h) *L'attitude des parents* est difficile à déterminer dans sa généralité : la majorité d'entre eux n'a aucun rapport avec les maîtres. Sur les 10 pères ou mères de famille que j'ai pu rencontrer depuis le début de l'année, neuf m'ont dit la même chose : « Punissez-le ! ». Quelles que soient les possibilités ou même les résultats scolaires de l'enfant : « Soyez sévères », m'ont dit les parents d'élèves classés (puisque nous classons) dans les 10 premiers, les 10 moyens ou les 15 derniers. La punition est donc la panacée universelle... la seule.

Mes tentatives d'explication des difficultés matérielles ou d'effectifs sont accueillies avec scepticisme ou indifférence (surtout).

Voilà. Il resterait des pages et des pages amères à écrire, bien que la sensibilité à tout cela s'émousse — et c'est peut-être le plus grave. Il resterait à poser une multitude de questions : notre école a-t-elle abandonné son idéal d'éducation pour être un simple distributeur d'automatismes ? les enfants des villes, éternels prisonniers des murs de pierre, seront-ils toujours destinés à quitter les murs étroits de leur maison, pour ceux plus étroits encore des écoles casernes ? Continuera-t-on longtemps à construire de telles écoles usines ou fourmilières où la connaissance de la psychologie des foules serait plus nécessaire à l'éducateur que celle de la psychologie de l'enfant ? Peut-on se

dire « laïque » si l'on ne pose pas au préalable ces problèmes ? ... Allons, les points d'interrogation se succéderaient longtemps.

3°) DES REMEDES.

Chaque maître réagit évidemment selon son tempérament et ses conceptions. J'ai tenté, je tente encore, de maintenir ce que je peux des techniques qui m'ont donné tant de satisfaction dans le passé. On me dira : « Qu'es-tu allé faire en cette galère ? » Bon. Mais cela résoud-il le problème ? Donc, j'ai essayé de continuer quelques-unes de nos techniques.

Imprimerie ? Difficulté d'initier rapidement de jeunes enfants qui changent tous ou presque chaque année et n'ont jamais imprimé. Car alors : comment occuper les autres d'une manière assez passionnante pour eux pour qu'ils n'envient pas les imprimeurs.

Peinture ? 34 à la fois. 16 autour de 4 tables rapprochées en deux groupes. Bon. Mais les autres ? Nécessité de réduire la fréquence. Difficulté des interventions individuelles pourtant indispensables dans toute méthode naturelle... Et la négation de tout : nécessité de la discipline formelle.

Calcul vivant ? Manipulations ? Pesées ? Par combien à la fois, s'il vous plaît ? Deux. Trois. Est-ce là vraiment le contact avec le réel ?

Fichiers auto-correctifs ? Je les ai. Je les apprécie... Et j'aimerais qu'un camarade me dise comment il s'en sert avec 35 enfants.

Il me reste le texte libre — à demi motivé, bien sûr — et la correspondance. L'engouement des enfants pour ces débris de mon naufrage me montre éloquentement ce que pourrait être une vraie classe « moderne ».

« Mais alors, finalement, tu travailles, à peu de choses près, comme un de tes collègues en 1900 ? » Force m'est de dire oui. Avec cette différence notable que lui ne travaillait pas sur le même « matériau » humain. Le « matériau » actuel, terriblement conditionné par le milieu et son rythme de vie, par ses résonances psychiques, est autrement compliqué à manipuler. Ce ne sont pas des remèdes 1900 ou des interventions chirurgicales partielles qui répareront nos maux. Avec cette autre différence que mon collègue 1900 pouvait avoir, lui, bonne conscience.

En bref : où en suis-je donc arrivé ? C'est que tout effort sur le plan individuel est quasiment inutile. Je ne dis pas que nous l'abandonnerons : ne pas admettre nous conduit déjà à essayer de changer, dans notre sphère, un tel état de choses. Je dis que mes remèdes personnels sont une goutte d'eau dans la mer, que je suis réduit à l'impuissance : c'est-à-dire que, pour limiter les dégâts, je dois employer des procédés disciplinaires qu'aucun adulte n'admettrait qu'on lui appliquât. Je dis que je le fais en toute conscience — mauvaise — puisque c'est Montaigne qu'on m'a donné comme guide à l'Ecole Normale ; Montaigne : écoutez-le (à peu près, car je n'ai pas la citation sous la main).

« Je hais toute contrainte en la formation d'une âme tendre que l'on dresse pour l'honneur et la liberté, et tiens que ce qui ne peut se faire par raison ne se fait jamais par la force ou par la ruse. »

J'ai longtemps eu sous les yeux, quotidiennement, cette citation, jusqu'à ce que la pudeur m'oblige à la faire disparaître.

Car, ou Montaigne nous a-t-il induit en erreur, ou nous ne sommes plus préoccupés, désormais, de former des âmes tendres que l'on dresse pour l'honneur et la liberté.